

La Sainte Famille (Année B) – Abbaye de la Maigrange, Fribourg – 27.12.2020

Lectures : Genèse 15,1-6.21,1-3 ; Hébreux 11,8.11-12.17-19 ; Luc 2,22-40

« C'était un homme juste et religieux,
qui attendait la Consolation d'Israël,
et l'Esprit Saint était sur lui. » (Lc 2,25)

Le vieillard Syméon « attendait la Consolation d'Israël », en grec : la « *paraklesis* ». Pourtant, Luc nous dit immédiatement que l'Esprit Saint, donc le Paraclet, « était sur lui ». Syméon était rempli de ce qu'il attendait, rempli donc d'un désir ardent et certain que Celui qui l'habitait serait un Don pour tous, pour tout le peuple d'Israël, et même une « lumière qui se révèle aux nations » (Lc 2,32). Syméon était sûr du don de la Consolation pour tout le peuple et toute l'humanité parce que l'Esprit le remplissait de foi, de la foi d'Abraham dont nous parlent les deux autres lectures de cette Messe : « Abram eut foi dans le Seigneur et le Seigneur estima qu'il était juste » (Gn 15,6) ; « Grâce à la foi, Abraham obéit à l'appel de Dieu : il partit vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait » (He 11,8). « Grâce à la foi, quand il fut soumis à l'épreuve, Abraham offrit Isaac en sacrifice. » (He 15,17)

Cette foi qui offre en sacrifice sa propre vie et sa fécondité de vie décrit sûrement aussi l'attitude avec laquelle Marie et Joseph ont accompli leur geste de consécration de l'Enfant Jésus au Temple, un geste qui rappelle le sacrifice d'Isaac par Abraham : « Les parents de Jésus l'amènèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi : Tout premier-né de sexe masculin sera consacré au Seigneur. Ils venaient aussi offrir le sacrifice prescrit par la loi du Seigneur : un couple de tourterelles ou deux petites colombes. » (Lc 2,22-24)

Les paroles de Syméon à Marie annoncent et expliquent la vraie signification de ce geste. On pourrait dire que Joseph et Marie, en présentant Jésus donnent accomplissement à tous les gestes et aux évènements prophétiques vécus depuis Abraham et Sara, et surtout à la foi avec laquelle ils les ont exprimés. De même, tout le chemin du peuple d'Israël s'accomplit dans les pas du vieillard Syméon que l'Esprit pousse à aller à la rencontre de Jésus dans le Temple (cf. Lc 2,27). Syméon reçoit la Consolation d'Israël en recevant l'Enfant Jésus des mains de Marie. Quant à Joseph, en offrant les deux colombes, il consent, sans le savoir, à ce que s'accomplisse le sacrifice mystérieux du Fils qui, comme un glaive, transpercera l'âme de son épouse.

Tout semble parler de mort, de sacrifice sanglant, de douleur humainement insupportable et inconsolable. Comment vivre dans la paix et la joie une vie familiale qui ne fera que conduire leur seul Enfant à la souffrance et à la mort ? Comment ne pas vivre comme un sacrifice inacceptable une vie familiale destinée au grand échec de la Croix ?

Joseph a sûrement entendu avec douleur l'annonce de Syméon concernant Marie. Quel époux accepterait d'entendre annoncer que son épouse aura le cœur traversé d'un glaive ? Aussi l'annonce que Jésus serait « un signe de contradiction » ne pouvait que remplir son cœur paternel d'anxiété. Et pourquoi à lui, Joseph, on n'annonçait rien ? Il aurait certainement préféré souffrir plus que Marie et Jésus, et même à leur place. Mais Joseph garde son silence, comme les deux colombes qu'il tient et doit offrir. Son sacrifice, serait-il d'accepter le sacrifice des autres, comme Dieu le demandait à Abraham, comme Dieu le Père le fera en laissant crucifier son propre Fils ?

Toutes ces questions sur le drame de chaque vie consacrée à Dieu, dans n'importe quel état ou vocation, toutes ces questions trouvent un bel éclairage dans un passage lumineux de la récente et très intense Lettre Apostolique du Pape François consacrée à saint Joseph. Il écrit : « Le bonheur de Joseph n'est pas dans la logique du sacrifice de soi, mais du don de soi. (...) Toute vraie vocation naît du don de soi qui est la maturation du simple sacrifice. (...) Là où une vocation matrimoniale, célibataire ou virginale n'arrive pas à la maturation du don de soi en s'arrêtant seulement à la logique du sacrifice, alors, au lieu de se faire signe de la beauté et de la joie de l'amour elle risque d'exprimer malheur, tristesse et frustration. » (*Patris corde*, 7)

Oui, le sacrifice n'est pas le but : il est le moyen. Le but de la vie, de chaque vie, est le don qui est le secret de « la joie de l'amour ». Le désir de la joie de l'amour qui donne la vie éclaire mystérieusement la beauté du sacrifice, même douloureux, car notre vocation la plus profonde, celle qui nous rend image de Dieu, est celle d'aimer sans mesure, de donner la vie sans limites. Ce qu'il nous est toujours demandé de sacrifier, en nous et dans les autres, pour nous et pour les autres, ce sont les limites, les mesures, du don de notre vie. Au commencement d'un chemin d'amour, comme peut l'être le jour du mariage, la naissance d'un enfant, l'entrée dans la vie consacrée, on éprouve la joie pour ce qui nous est donné. Mais au fur et à mesure qu'on avance sur ce chemin, c'est comme si on devait passer du don reçu au don donné, comme si la joie de recevoir la vie devait se transfigurer dans la joie de la donner. Et cette métamorphose se fait en passant de limite en limite, de mesure en mesure, car chaque limite et chaque mesure doivent se dilater, se dépasser, parfois par de réelles ruptures. C'est le chemin du sacrifice, du bon sacrifice, celui qui consent à ce que, comme dirait saint Benoît, « le cœur se dilate » pour courir sans entraves « avec la douceur ineffable de l'amour » (RB Prol. 49). Le bon sacrifice est celui par lequel on vit les limites de la vie comme des opportunités de l'offrande qui permet au don de la vie de se dilater par une force qui n'est pas la nôtre, mais celle de l'Esprit Saint.

Oui, c'est vrai, au début tout semble aller de soi, parce que la grâce de Dieu, pour ainsi dire, est portée par nos forces. Puis, au fur et à mesure que les limites du cœur, du corps, et les limites de ceux et celles avec qui nous vivons, se font sentir, Dieu nous demande, ou plutôt nous donne, de permettre à la grâce de porter nos faiblesses. Alors on découvre que la grâce fait beaucoup plus avec nos faiblesses que ce que nos forces faisaient avec la grâce. Est-ce pour rien que dans l'évangile de ce jour, deux vieilles personnes expriment plus de joie et d'énergie que même le jeune couple le plus plein de grâce qui ait pu exister ? C'est la joie d'Abraham et de Sara, de tant de grands-parents, ou de tant de Sœurs et Frères âgés et faibles dans nos communautés.

L'humble acceptation de sacrifier nos limites au don de la vie qui se dilate à l'infini fait jaillir une joie humainement impossible, plus forte que toute douleur, et même que la mort ou notre péché. C'est la foi, la confiance qui s'incarne dans l'existence et la rend féconde, lui donnant, comme à Abraham, « une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer » (He 11,12), une descendance surtout, inestimable : celle du Fils de Dieu qui en nous et entre nous, grâce à l'amour, grandit et se fortifie, rempli de sagesse ; la grâce de Dieu étant sur lui, et sur nous en Lui (cf. Lc 2,40).

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist